



Texte **Barnaby Rogerson** Photographie **Paul Freeman**

# BÂTISSEUR IMPÉRIAL

Hors du commun et longue : telle fut la carrière de Sinan, passé de janissaire au rang d'architecte de la cour impériale ottomane. Il lègue toute une lignée de superbes édifices publics et mosquées qui se dressent encore, ponctuant le paysage de l'actuelle Istanbul de symboles et repères éminents.



Pages précédentes : la Şehzade Mehmet Camii – ou mosquée du prince Mehmet – fut la première des grandes mosquées impériales entreprises par Sinan. Sa construction débuta en 1543, par décision du sultan Soliman accablé de chagrin après la perte de son aîné chéri, le prince Mehmet, qui succomba à la variole à l'âge de 21 ans. En arrière du vestibule de prière, Sinan lui ménagea un cimetière cloîtré qui abrite le beau mausolée octogonal du prince. Ci-dessus : Sinan érigea la Mihrimah Sultan Camii entre 1562 et 1565 pour la fille favorite de Soliman. Elle se dresse au sommet de la Sixième Colline du vieil Istanbul, toute proche des anciennes murailles byzantines.

**Aucune cité au monde n'est comparable à Istanbul.** Pour qui ne l'aurait visitée, songez à un théâtre urbain croisant la scène historique de la Rome impériale avec celle, dramatique, de New York. Si cela vous déconcerte, songez à un Paris s'étagant sur l'un des piliers d'Hercule à l'entrée de la Méditerranée, ou à un Londres réunissant la moitié des cathédrales et monastères d'Angleterre.

Ceux qui ont eu la chance d'aborder la ville en bateau au crépuscule se dispensent de toute analogie. Le spectacle d'un firmament d'or rose et de rubis détachant les formes de dômes médiévaux, de minarets et de tours, s'étalant sur les rives de l'impétueux Bosphore, reste gravé dans leur souvenir. Au premier plan, le grouillement incessant de douzaines de ferrys blancs striant le détroit, en toile de fond, la trépidation d'une métropole en pleine expansion : ponts suspendus, autoroutes congestionnées, centaines de distants cargos à l'ancre, avions de ligne à l'approche, et reflets des gratte-ciel du quartier des affaires et des hôtels de luxe.

Atterrir à Istanbul, même pour une demi-journée ou un court séjour, procure la sensation d'être pris dans un tumulte d'expériences riches et déroutantes. L'impression confuse typique qui subsiste suggère des récits épiques : grand bazar labyrinthique couvert, profusion des galeries du palais de Topkapı, complétude éprouvée dans la vaste nef de la Mosquée bleue, somptuosité de la

salle du trône du palais Dolmabahçe, mélancolie et digne sobriété des absides de Sainte-Sophie.

Seule une faible minorité de visiteurs – ceux armés d'énergie, de patience, de vive curiosité et d'intérêt pour les formes architecturales – réagiront à l'énoncé de Sinan. Il faut avoir envie de satiété et se prendre par la main pour sillonner toute la ville et traquer les œuvres du plus grand et mémorable architecte ottoman. Sinan (« lance », en turc), serait né en 1490 dans un hameau d'Anatolie peuplé de paysans grecs et arméniens. Âgé de 20 ans, vers 1512 il est recruté comme esclave dans l'armée du sultan Selim le Taciturne. D'ordinaire, ces jeunes chrétiens soumis à l'infâme tribut de l'« impôt du sang » ne sont qu'une chair à canon pour les offensives des sultans, mais à l'occasion, ils seront choisis pour rejoindre la garnison du souverain, sortant du rang pour occuper une place éminente, pacha, voire grand vizir, dans l'administration impériale.

Pendant une trentaine d'années, après une formation basique incluant sa conversion à l'islam, Sinan, promu janissaire, se distingue et monte en grade ; il devient un maître du génie militaire, lance des pontons, érige des casernements... Il sert aussi dans la cavalerie, devient architecte naval, commande l'artillerie de siège. Élevé au rang de colonel des janissaires, il épouse deux pieuses femmes, s'entoure d'un essaim

d'enfants et de neveux d'adoption restant confortablement à demeure au centre de la ville. Ses campagnes l'emmènent en Hongrie, Serbie, Bosnie, Égypte, Syrie, Irak et Perse, mais aussi dans son Anatolie natale, et lui confèrent une vaste connaissance de diverses traditions architecturales. Ce qui le porte à imaginer une synthèse exceptionnelle lorsqu'il est nommé, en 1538, Grand Architecte de la cour impériale.

Au cours des trois décennies suivantes, il est sollicité par des membres éminents de la dynastie – notamment le plus grand des sultans, Soliman le Magnifique – qui lui confient le soin d'ériger leurs hommages au Créateur. Le fait que nulle « folie » estivale, résidence, aucun palais bordant les rives commandé à Sinan par ses augustes patrons ne lui ait survécu témoigne du primat de la dévotion qui caractérise cette société. Ces demeures séculières sont des constructions éphémères en bois, briques et torchis. Tandis que pour ses œuvres pieuses ou charitables, l'élite ottomane consacre des fortunes à des édifices en pierre d'une rare stature, ordonnance et raffinement.

C'est la première caractéristique de « l'ère de Sinan » : un sens quasi « roman » de l'agencement et de la permanence. Ses extérieurs massifs, solides, en appareillage de blocs de meulière, s'élancent en jetés progressifs de voûtes et d'arches qui supportent une cascade de dômes

gainés de plomb. De fait, les trois grandes mosquées impériales de Sinan – l'équivalent des cathédrales pour la Sublime Porte – étaient des études du pouvoir. L'élévation des coupes surmontant le porche mène l'œil à une superstructure surmontant la cour intérieure des mosquées, toutes ces rotondités forment une base guidant la progression en quarts et demi-dômes qui assurent l'assise de la coupole centrale surélevée. Le symbole, tant spirituel que séculier, est prégnant. Tout comme les grandes mosquées sont dominées par un dôme, l'Empire est régi par un sultan, dont l'autorité s'appuie sur celle, graduelle, des vizirs, pachas, beylerbeys provinciaux, aghas. L'ensemble protège les croyants.

À l'intérieur, le symbolisme est similaire puisque tous les éléments convergent vers l'unique : la salle de prière carrée et la coupole dominante. Cela diffère de l'architecture sacrée chrétienne, pour laquelle les subdivisions en parvis, nef, absides abritant des chapelles et chœur reflètent la hiérarchie séparant le clergé des fidèles. Inversement, Sinan place toute son énergie à magnifier une vaste salle de prière qui en impose au pratiquant, car tous les croyants sont égaux (et insignifiants) sous le regard du seul vrai Dieu. Tout le décorum interne – mosaïques, vitraux et moulures – proclame l'orientation de la prière, vers La Mecque. Même les fameux motifs floraux des céramiques de Nicée

Ci-dessus : la mosquée Süleymaniye fut commandée à Sinan par son maître, Soliman le Magnifique, et construite entre 1550 et 1557. C'est l'édifice le plus imposant, le plus exemplaire de la magnificence de l'architecture ottomane d'Istanbul. Elle se dresse à la fois sereine, harmonieuse et dominante, au milieu d'un ensemble de mausolées et d'un complexe d'institutions éducatives ou caritatives, qui recevaient les indigents, les fous ou les malades, et abritaient les étudiants pour les guider dans la voie de l'islam et leur inculquer les sept intonations de la récitation du Coran.



(Iznik) créées au cours de cette période (des torsades chromatiques de quatre couleurs entrelaçant des fleurs, généralement pivoinnes, œillets, tulipes et roseaux courbés par le vent) véhiculent implicitement la foi en l'islam. Leur décor évoque d'évidence le grand jardin qui s'étend hors les murs, le divin éden céleste. De même, les motifs géométriques des enduits ciselés ou qui ornent les dalles de marbre rappellent au fidèle l'existence d'un point de convergence éclipsant les tourbillonnantes distractions mondaines. L'ample calligraphie arabe, triomphale, exubérante du dôme, ou disposée autour de son tambour, fait entrer en symbiose les proportions et la parole divine transcrite par les sonorités des prières et de la récitation du Coran.

Sinan tenait la mosquée Şehzade Mehmet (dédiée au fils décédé de Soliman) pour une œuvre de jeunesse. Celle construite pour le sultan, la Süleymaniye, marquait pour lui son passage à la maîtrise. Et il considérait la Selimiye, construite pour le fils survivant et héritier de

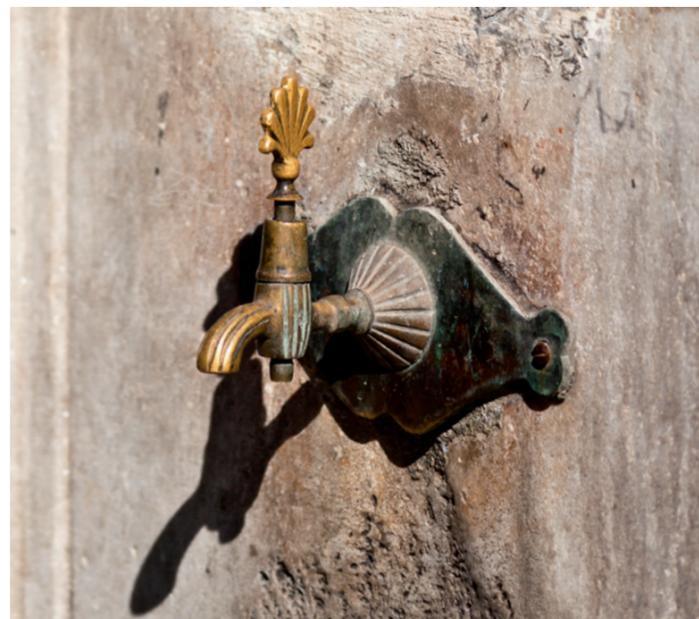
Soliman, le sultan Selim II, comme son chef-d'œuvre. Il observa tant ses budgets que ses délais pour ces trois édifices. Ce ne sont pourtant que témoignages partiels de toute son œuvre. Tout au long de sa carrière, jusqu'à son décès (1588), 476 chantiers lui furent attribués ; il légua 196 bâtiments. Il s'agit d'hospices, d'hôpitaux, de sépultures, d'écoles, fontaines, universités, monastères de derviches, hammams, souvent adjacents ou inclus dans le complexe d'une mosquée commémorative patronnée par une éminence de la cour de Soliman.

D'autres correspondaient à des usages plus communs. Sinan aura restauré des mosquées antérieures, lancé des ponts (dont celui qui inspira le roman *Il est un pont sur la Drina* du Nobel Ivo Andric), érigé des aqueducs dignes des Romains pour alimenter Istanbul en eau fraîche, et il fut même chargé de reconstruire les murailles de Jérusalem.

Les plus prisées des œuvres de Sinan sont ses mosquées impériales. Toutes ne sont certes pas des chefs-

À gauche et ci-dessous : la mosquée Selimiye d'Edirne, l'ancienne Adrianople, considérée comme son chef-d'œuvre le plus marquant, fut achevée alors que Sinan atteignit 80 ans. Elle est dédiée au dernier fils survivant de Soliman le Magnifique, le sultan Selim II, dans cette ville frontalière de la Grèce actuelle qui fut capitale jusqu'à la prise de Constantinople.





Ci-dessus et à droite : la construction de Sokullu Mehmet Pacha Camii débuta en 1571-1572 pour célébrer la princesse Esmahan, petite-fille du sultan Soliman, épouse de Mehmed pacha Sokolovic, devenu Grand Vizir. Tout comme Sinan, Mehmed pacha était un ancien conscrit, « esclave de la Porte » recruté dans une localité de Bosnie, promu janissaire puis élevé jusqu'aux plus hautes fonctions de l'Empire.

d'œuvre, ce qui peut être attribué bien davantage qu'à un manque d'inspiration, aux revirements d'un commanditaire ou à ce qu'il fut sollicité pour achever le chantier d'un tiers. Car sa maîtrise des finitions est impeccable, qu'il s'agisse de placards d'un dortoir d'étudiants, d'un parfait alignement de cheminées, de conduits d'évacuation efficaces, ou des renforts saillants des parois. Il se dispense toujours d'ornements superflus, prenant au contraire le parti d'embellissements destinés à structurer fonctionnellement un bâti. Il emploie aussi la plupart des plus talentueux artisans de son temps : le fantasque Ibrahim l'Ivrogne, génial créateur de vitraux, la confrérie héréditaire des faïenciers de Tabriz et les maîtres calligraphes de la cour (qui, dans la tradition ottomane, incarnent le summum de tous les arts décoratifs).

Parfois, Sinan paraît tant avoir saisi l'intention de ses commanditaires qu'il parvient à faire passer des aspects de leur personnalité dans ses réalisations. Il flanque ainsi de boutiques de joailliers le complexe de la Süleymaniye, en référence à la maîtrise de cet art dont fit preuve le sultan. Ses quatre minarets s'interprètent communément comme une référence au quatrième sultan d'Istanbul, Soliman. Les dix balconnets de la plate-forme du muezzin rappellent son rang : dixième de la lignée du fondateur de sa dynastie.

Encore plus évidente fut sa brillante évocation de Rüstem Pacha – le Julien Sorel de la politique ottomane. Ce grippe-sou traînait sa réputation d'ancien porcher croate ; pourtant ce fut un loyal et efficace ministre de Soliman. Sinan lui érigea une mosquée surmontant des soubassements voûtés dont les emplacements furent loués pour servir d'échoppes et d'entrepôts. Les odeurs et le brouhaha émanant de ce bazar montaient jusqu'à la salle de prière, décorée d'entrelacs de mosaïques de Nicée provenant de la collection du pacha.

Le premier des mécènes de Sinan, sans doute le plus fidèle et influent, ne fut autre que la sultane Mihrimah, fille de Soliman au visage à l'ovale parfait, dont la mosquée forme un délicat puits de lumière. Des siècles en avance sur son temps, elle trône intacte à proximité des vieilles murailles d'enceinte de la ville et d'une autoroute très fréquentée ; c'est devenu le modèle d'environ la moitié des mosquées de la Turquie contemporaine.

Mais c'est dans la mosquée dédiée au pacha Sokullu Mehmet, l'un des plus brillants et intègres de tous les éminents vizirs au service des sultans, que l'entente parfaite entre l'architecte et son mécène s'incarne. Elle est robuste, classique, mais astucieuse et mémorable, innovante, parfait témoin de son temps ; à défaut de viser l'éternité, elle répond à l'assurance donnée par Sinan au vizir : « Elle durera jusqu'au Jugement dernier. » ♦